

Tanella Boni a son mot à dire. Entretien

Elisabet SÁNCHEZ TOCINO

Universidad de Cádiz

elisabet.sanchez@uca.es

<https://orcid.org/0009-0006-2997-752X>

Elena CUASANTE FERNÁNDEZ

Universidad de Cádiz

elena.cuasante@uca.es

<https://orcid.org/0000-0002-6240-0021>

Resumen

Tanella Boni, una de las voces más conocidas del panorama literario marfileño, nos responde en una entrevista realizada en la primavera de 2024 a algunas cuestiones ligadas a su creación literaria y a sus inquietudes personales con respecto al futuro de su país y del continente negro. Muchas de las preguntas están relacionadas con el universo femenino más concretamente con las nuevas formas de opresión a las que las africanas deben hacer frente.

Palabras clave: mujer, Costa de Marfil, futuro, creación literaria, compromiso.

Résumé

Tanella Boni, l'une des voix les plus connues de la scène littéraire ivoirienne, répond à quelques questions liées à sa création littéraire et à ses préoccupations personnelles concernant l'avenir de son pays et du contenu noir dans un entretien réalisé au printemps 2024. De nombreuses questions portent sur l'univers féminin, et plus particulièrement sur les nouvelles formes d'oppression auxquelles les femmes africaines doivent faire face.

Mots clé : femme, Côte d'Ivoire, avenir, création littéraire, engagement.

Abstract

Tanella Boni, one of the best-known voices on the Ivorian literary scene, answers some questions related to her literary creation and her personal concerns about the future of her country and the black content in an interview conducted in the spring of 2024. Many of the questions are related to the female universe, and more specifically to the new forms of oppression that African women have to face.

Keywords: woman, Côte d'Ivoire, future, literary creation, commitment.

1. Introduction

Suzanne Tanella Boni, plus connue comme Tanella Boni, est née en 1954 à Abidjan. Elle quitte l'Afrique pour suivre ses études à Toulouse et à Paris, où elle obtient un doctorat de troisième cycle en philosophie en 1979 et puis un doctorat d'Etat en 1987. De retour à son pays, elle devient directrice du département de philosophie à l'Université de Cocody. Depuis toujours, Boni a combiné son travail d'enseignante avec la création littéraire. D'ailleurs, lorsqu'on l'interroge sur sa profession, l'auteure se définit comme suit : « J'écris, je suis philosophe, j'écris tous types de genres, je suis aussi essayiste, poétesse, critique d'art, critique littéraire » (2022) *Femme aux multiples facettes*, ses débuts littéraires en tant que poétesse ont eu lieu en 1984 avec *Labyrinthe*. Depuis, son activité a été constante et variée : douze recueils de poèmes, cinq romans, trois essais, cinq livres de littérature pour la jeunesse et plusieurs nouvelles publiées dans des ouvrages collectifs. En 2005 elle reçoit le prix Ahmadou Kourouma pour son roman *Matins de couvre-feu*. Ambassadrice de la littérature ivoirienne, Tanella Boni explore des thèmes liés à l'identité, à la condition humaine, au changement climatique et à la place de la femme dans les sociétés africaines tout en mettant en lumière les richesses culturelles et la diversité du continent.

Dans le salon du livre africain de Paris de 2024, Tanella Boni réfléchit sur l'urgente nécessité de créer un monde où l'on puisse tous « respirer » et cela aussi bien du point de vue environnemental que social. Tanella Boni rêve d'un monde où les libertés individuelles et collectives ainsi que les différences culturelles soient respectées. Quant à la place des femmes, Boni déclare qu'en matière d'éducation et d'égalité en Afrique les choses commencent à changer même si cela se produit très lentement. Cela dit, l'auteure fait confiance à la qualité négociatrice des habitants de l'Afrique noire pour pouvoir surpasser tous les problèmes.

Boni représente aujourd'hui un modèle d'intellectuelle africaine engagée, une femme qui rêve d'un monde plus ouvert et tolérant.

En mars 2024 nous nous sommes mis en contact avec elle pour lui proposer un entretien qu'elle a fort aimablement accepté et que nous avons réalisé de manière télématique. Voici ses réponses à nos questions et inquiétudes. Nous vous remercions, Tanella, de votre disponibilité et de votre gentillesse.

2. Entretien avec Tanella Boni

Dans votre ouvrage intitulé *La Diversité du Monde* vous explorez avec profondeur le rôle de l'écriture et abordez plusieurs questions cruciales de notre époque. Vous soutenez que la littérature offre une voie de résistance face à des situations d'extrême urgence, qu'elle défie le passage inexorable du temps et qu'elle conteste les pouvoirs établis. Cette vision éclaire non seulement la capacité de la littérature à témoigner des injustices et des défis contemporains, mais aussi son pouvoir transformateur et sa capacité à forger des perspectives alternatives. Dans cette œuvre, écrite dans les années

2010, vous vous demandez « quand sortirons-nous de l'écriture d'urgence ? » : est-ce que vous continuez à vous poser cette question ?

Oui la question se pose, aujourd'hui encore. J'ai l'impression de vivre constamment dans l'urgence sous toutes ses formes et je ne suis pas la seule à avoir cette impression. Le temps est toujours trop court pour réaliser ce que nous avons envie de faire dans la vie réelle. Or nos parents et nos aïeux semblaient avoir tout leur temps pour vivre, même s'il leur arrivait d'avoir une vie assez courte. Ils ne menaient pas une vie d'écrivain. Ils s'occupaient d'autres choses : les nécessités de la vie comme le boire et le manger mais également le savoir et le savoir-faire, la spiritualité, le respect des valeurs. Ils vivaient dans une paix relative même si la vie n'était pas facile. Or, une vie consacrée à l'écriture est faite de tiraillements entre la vie réelle et la vie de création parce qu'on prend conscience qu'il faut dire, écrire, penser, parce qu'il y a beaucoup de manques, des blessures, des insatisfactions...

Il faut d'abord trouver le temps de l'écriture ce qui n'est pas une évidence quand on est une femme et que beaucoup de proches (famille ou ami.e.s) ne comprennent pas toujours pourquoi on passe autant de temps isolée de tous pour un travail inutile ou presque. Oui, je me pose toujours la question de l'urgence.

J'ai envie d'écrire sur ce qui se passe dans mon environnement immédiat et sur toutes ces violences multiformes que l'on observe dans le monde : les guerres, les catastrophes naturelles, les violences faites aux migrants, les violences les plus familières qui ne choquent plus personne dans la société, dans les familles, dans les couples... Il faut écrire sur ces sujets et vite, parce que le temps passe et que je n'ai pas une minute à perdre. Seulement l'écriture ne devrait pas être une course contre la montre. On devrait pouvoir prendre tout son temps pour écrire. Mais où trouver ce temps ? La question de l'urgence est toujours paradoxale : j'ai besoin d'un temps long pour réfléchir, pour créer en paix. Mais le temps court s'impose à moi parce que ce que j'ai à écrire me semble vraiment important et je dois effectuer ce travail d'écriture sans attendre.

Dans vos œuvres, qu'elles soient de fiction ou pas la violence semble occuper une place centrale, que ce soit pour décrire les horreurs de la guerre ou les manifestations de la violence étatique, raciste ou sexiste.

Dans quelle mesure la violence peut-elle influencer le processus de création littéraire ? Et comment la littérature impacte-t-elle la violence ?

La violence est partout et sous toutes ses formes : physiques, psychologiques, morales, sociales, familiales, historiques. Elle s'exerce par toutes sortes de moyens y compris par les mots. Il y a des violences verbales capables de détruire les personnes contre lesquelles elles s'exercent. Le racisme tue, la haine

également. Les idéologies sont également meurtrières. Mais les mots de la poésie par exemple peuvent apaiser les cœurs. Les textes littéraires sont susceptibles de réparer le mal que les violences sociales ou familiales ont causé. Ils agissent comme un baume, comme du soin. Ils agissent comme un pansement qui calme les maux du monde. Les violences nous poussent à écrire et nos textes écrits apparaissent comme un soin pour l'écrivain/le et pour le lecteur -la lectrice-, pour se sentir mieux dans le corps et dans l'esprit. Mais l'espoir que l'écriture puisse être un soin peut échouer. On peut se sentir encore plus mal quand on constate que les violences contre lesquelles on écrit ne changent pas.

Dans votre essai *Que vivent les femmes d'Afrique ?*, nous observons comment vous ajoutez, aux préoccupations déjà exprimées par Awa Thiam dans son essai de 1978 *La parole aux Nègresses*, d'autres formes de violence qui touchent directement les femmes africaines. Cette œuvre met en lumière les défis auxquels sont confrontées les femmes africaines dans leur quotidien, qu'il s'agisse de violences physiques, psychologiques, économiques ou sociales. Elle souligne également les dynamiques de pouvoir et les structures oppressives qui contribuent à perpétuer ces formes de violence.

Est-ce que vous pensez que de nouvelles formes d'oppression sont apparues au cours des dernières décennies ? Comment percevez-vous l'évolution de la situation de la femme africaine pendant le siècle présent ?

Je voudrais évoquer ici une forme de violence que j'appelle « violence sournoise », parce qu'elle n'apparaît pas clairement. Des violences que nos mères et grands-mères n'avaient pas forcément connues. Les violences sournoises sont celles qui n'ont aucun respect pour les femmes, pour leur dignité de femmes, même pour leur existence. Ces violences contournent les lois et existent pour le bonheur des hommes afin qu'ils se sentent mieux dans leur corps, dans leur esprit. Je donne un exemple bien connu. Quand on parle de « polygamie » on s'attend à ce que cela se passe en respectant un certain nombre de lois coutumières, des lois écrites ou même religieuses (certains se réfèrent au Coran pour justifier le fait d'avoir le droit d'épouser plusieurs femmes ; dans certains pays comme le Sénégal, la polygamie est admise mais dans certaines conditions, qu'elle soit choisie dès le moment du premier mariage). Seulement, plus le temps passe, plus on constate que non seulement la plupart des lois ne sont pas respectées, mais encore de nouvelles formes d'organisation de la vie familiale apparaissent. Ces nouvelles formes sournoises ne passent pas par le mariage ni coutumier ni officiel. On peut parler de concubinage, mais cela a un aspect non assumé, hypocrite, caché. Les « femmes » d'un même homme peuvent ne pas habiter sous le même toit, ou ne jamais se croiser. Elles ignorent l'existence les unes des autres et les enfants ne se connaissent pas. En réalité, il y a de nouvelles formes de famille, en Afrique, dans lesquelles rien n'est clair. Si les femmes ne

se connaissent pas, elles imaginent l'existence d'autres femmes qui partagent la vie de leur mari. Cela augmente la violence psychologique. Cela complique tout puisque rien ne se dit clairement. Les suspicions sont fréquentes et l'anxiété règne. Les vies parallèles (celles dont on ne parle jamais, surtout pas à une épouse légale), ne respectent, la plupart du temps, aucune loi écrite ou orale. On vit dans la peur, le mensonge et la non-fidélité (fidélité : mot qui n'a pas le sens qu'on lui attribue dans la vie courante). Je disais, dans l'un de mes romans que « tout est faux ». Et on se demande si vivre dans la fausseté c'est encore vivre. Mais les femmes ont-elles le choix ? La vraie question c'est celle-là. Elles doivent en prendre conscience et organiser leur vie en conséquence.

Durant la dernière décennie, nous avons été témoins de la résilience des femmes face aux situations d'oppression. Observons-nous des progrès sur le continent africain avec l'avènement des réseaux sociaux ? Comment percevez-vous l'impact de ces nouveaux outils et dynamiques sur la capacité des femmes africaines à s'organiser, à partager leurs expériences et à revendiquer leurs droits dans un contexte mondialisé ?

De nombreuses africaines jeunes ou moins jeunes utilisent l'internet et les réseaux sociaux : c'est un outil de travail et de loisirs. On peut même dire que ce qui est le plus répandu c'est d'abord le smartphone l'outil avec lequel elles peuvent tout faire : organiser des rencontres, des fêtes, faire du commerce, jouer leur rôle d'activiste (dans leur pays et avec d'autres femmes dans le monde), rester en contact avec les familles quand elles vivent en exil. Mais pour certaines, ce sont des outils pour « soigner l'ennui ». Elles passent beaucoup de temps sur les réseaux sociaux. Ces outils peuvent être aussi des moyens de chercher des « maris » susceptibles de les faire rêver, puisqu'elles imaginent pouvoir rencontrer un « prince charmant » sur un site de rencontres.

Si quelque chose caractérise l'ensemble de votre œuvre, c'est l'exaltation profonde de la parole comme une force de transformation, comme un outil capable de déclencher des changements significatifs dans la société et dans la vie des individus. À travers vos écrits, vous nous montrez comment la parole peut être une sorte d'arme miraculeuse, capable de briser les barrières, de défier les systèmes oppressifs et de donner voix à ceux qui en sont privés. De plus, vous explorez l'idée de la parole comme un moyen de capturer l'ineffable, de donner forme à ce qui serait autrement indescriptible. Votre approche met en lumière non seulement l'importance de la liberté d'expression, mais aussi la résistance inhérente dans l'acte même de parler lorsqu'on tente de nous réduire au silence.

Comment dire l'innommable et l'indicible ? Et, surtout, comment communiquer dans des contextes où la parole est restreinte, ou même interdite ?

Il y a d'autres formes d'art comme la peinture et la sculpture par exemple. Il y a aussi le cinéma et il y a la musique. Des arts qui permettent aux humains de s'exprimer même quand la liberté d'expression n'existe pas.

Écrire est cette manière de pouvoir dire ouvertement ce qu'on ne peut pas dire tous les jours en famille et dans la société. C'est ce que je trouve absolument fabuleux. Mais je sais bien qu'il y a ce qu'on appelle l'autocensure qui fait qu'on se dit qu'on ne pourra jamais tout dire.

Il y a autre chose : on peut se trouver dans des situations où on peut perdre la parole. Je veux dire que, par exemple, on peut ne pas trouver de mots pour qualifier un acte, un événement ou quelque chose qui nous arrive ou arrive à d'autres. On peut se trouver sans voix, absolument tétanisé. Ou alors, en voulant écrire sur un fait innommable on peut ne pas trouver le « mot juste ». On se rend compte que, par écrit, le poids que pèse l'événement reste véritablement indicible : un viol, les atrocités d'une guerre ou ce cas de pollution à grande échelle dont je parle dans mon dernier roman « Sans parole ni poignée de main ». Mais il faut se dire qu'en l'absence de mots justes ou quand on perd ses mots, le peu que l'on peut dire est toujours important. Parler, dire toujours le peu dont on est capable de parler.

À part la poésie, les romans, les essais et la littérature de jeunesse, vous avez consacré une bonne partie de votre vie à l'étude et au travail sur la philosophie. Cette double passion soulève naturellement la question de la relation entre la réflexion philosophique et la création littéraire dans votre propre travail. Pouvez-vous nous parler de la façon dont ces deux domaines interagissent et s'influencent mutuellement dans votre processus créatif ? En quoi la réflexion philosophique enrichit-elle vos écrits ? De quelle manière vos études en philosophie ont-elles façonné votre approche de la narration, du développement des personnages et de la construction des thèmes dans vos œuvres littéraires ?

Ce sont des questions que l'on me pose très souvent. Mon premier choix a été la littérature. C'est précisément par la poésie que je suis sortie du silence vers l'âge de douze ans. Mais j'ai rencontré la philosophie dès l'adolescence parce que je lisais des livres qui n'étaient pas de mon âge. Et puis en classe de terminale j'ai été lauréate d'un concours général de philosophie en Côte d'Ivoire. Je suis venue en France, j'ai fait des classes préparatoires avant d'aller à la Sorbonne et depuis ce temps philosophie et littérature cohabitent dans mon travail. Mais je fais la différence entre les deux disciplines. Quand j'enseigne un cours d'histoire de la philosophie, c'est de la philosophie et pas autre chose. Quand j'écris des poèmes, nouvelles ou roman, je suis en littérature. Mais très tôt je me suis rendu compte qu'en écrivant un article en philosophie, la littérature n'est pas bien loin puisque je choisis mes mots, mon style. Plus tard, j'ai

compris à quel point le fait de fréquenter des textes de philosophes, d'entendre parler des collègues philosophes (je continue encore de prendre part à des colloques) marque tout de même ma littérature notamment par la manière de construire mes romans ou nouvelles, les questions abordées en poésie etc. Je suis une philosophe à part entière par les études effectuées, les thèses soutenues, les enseignements dans des classes, de nombreux courts essais publiés (que celles et ceux qui me connaissent en littérature ignorent). Je suis aussi une littéraire à part entière, mais aussi une critique (je lis d'autres écrivains), je fréquente des artistes (critique d'art). Je me sens vivre à la croisée de nombreuses disciplines et cela me permet d'enrichir mes textes littéraires.

Nous sommes intéressés par vos influences littéraires. Pouvez-vous nous parler des auteurs ou des livres qui ont eu un impact significatif sur votre écriture ? Comment ces influences ont-elles façonné votre style d'écriture ou les thèmes que vous explorez dans vos œuvres ?

J'ai lu beaucoup de livres, parfois en traduction française. Auteurs français 19ème, 20ème, 21ème siècles. Auteurs russes, anglophones, hispanophones... Je cite un texte dont je parle toujours : Le Petit Prince de Saint-Exupéry. Je pourrais parler de Senghor et de quelques autres, comme Paul Dakeyo (parmi les poètes africains contemporains). Je cite souvent Etonner les Dieux de Ben Okri (que j'ai lu en traduction, c'est un texte inclassable à mon avis). Mariama Bâ... Je suis incapable de dire quels sont les textes qui influencent mon écriture ou non.

Les femmes jouent un rôle très important dans votre travail. Dans vos romans et vos essais, par exemple, vous parlez du pouvoir et du savoir des femmes africaines sur les marchés locaux. Dans ce sens, l'activité des vendeuses de tissus a toujours été vraiment remarquable. Avez-vous un tissu préféré ? Et dans le cas du tissu wax, avez-vous une prédilection pour un modèle particulier ?

Ces dernières années j'ai souvent acheté des pagnes tissés de Côte d'Ivoire pour en faire des vestes ou des robes longues. Quant au wax pas vraiment de modèle particulier. J'achète quand je trouve beau. J'aime aussi les motifs anciens (Adinkra Symbols du Ghana, ou Poids à peser l'or de Côte d'Ivoire).

Le thème des frontières est récurrent dans votre œuvre. Quelles sont les différentes perceptions de la frontière, ses différentes symbolisations et significations ? Et quel est le message que vous aimeriez transmettre vis-à-vis de ces frontières ?

La frontière est une vraie question. Ce n'est pas une réponse mais un sujet très vaste. Nous sommes nos propres frontières, nous habitons nos frontières

avant que de l'extérieur ne soient érigées, arbitrairement, des frontières et des murs qui séparent pays et territoires. L'humain naît séparé de ses père et mère, de ses frères et sœurs, de tous les autres vivants : voilà pourquoi il passe sa vie à établir ou à rétablir des liens. Si nous sommes nos frontières, nous sommes aussi nos liens car nous n'habitons pas seul.e.s sur la Terre. Il y a donc des séparations à tous les niveaux et notre travail d'humain n'est-il pas de faire, de ces séparations, dans la mesure du possible, des liens ? Cela nous permet de nous rapprocher les uns des autres, d'essayer de nous comprendre par-delà nos langues et cultures, nos savoirs et savoir-faire. Donc, à mes yeux, la notion de frontière permet de penser l'ordre et le désordre multiformes du monde, de penser les relations de l'humain avec d'autres vivants et non -vivants. C'est une question de politique, géopolitique, de géographie, d'histoire, de sociologie, d'anthropologie et de philosophie. En ce qui me concerne, elle arrive toujours en littérature comme le chemin nécessaire par lequel je dois passer pour pouvoir tenir les différentes parties de mon travail d'écriture ensemble.

Merci beaucoup

ŒUVRES DE TANELLA BONI¹

Poésie:

- Labyrinthe*, Lomé, Éditions Akpagnon, 1984.
Grains de sable, Solignac et Limoges, Éditions Le Bruit des autres, 1993.
Il n'y a pas de parole heureuse, Éditions Le Bruit des autres, 1997.
Chaque jour l'espérance, Paris, L'Harmattan, 2002.
Ma peau est fenêtre d'avenir, Abidjan, Rumeurs des âges, 2004.
Gorée île baobab, Le Bruit des autres, 2004.
Le Rêve du dromadaire, Cotonou, Ruisseaux d'Afrique, 2009.
Jusqu'au souvenir de ton visage, Paris, Alfabarre, 2010.
L'avenir a rendez-vous avec l'aube, Ici et ailleurs, 2011.
Toute d'étincelles vêtue, Paris, Vents d'ailleurs, 2014.
Là où il fait si clair en moi, Paris, Bruno Doucey, 2017.
Insoutenable frontière, Paris, Bruno Doucey, 2022.

¹ Ce répertoire n'est pas exhaustif. Tanella Boni est également l'auteure de beaucoup de poèmes, nouvelles, cours essais, etc. publiés dans des revues et des ouvrages collectifs. Un volume d'hommage est actuellement en préparation aux éditions L'Harmattan sous le titre : *Hommage à Tanella Boni : citoyenne du monde*.

Le poème n'est pas un objet perdu, Abidjan, Éditions Vallesse, 2022.

Elle, parmi ses souvenirs, Abidjan, Éditions La case de Lucioles, 2023.

Roman:

Une vie de crabe, Dakar, NEAS, 1990.

Les Baigneurs du lac Rose, Abidjan, NEI, 1995.

Matins de couvre-feu, Paris, Le Serpent à plumes, 2005.

Matins de couvre-feu, Abidjan, Éditions Nimba, 2022.

Les nègres n'iront jamais au paradis, Paris, Le Serpent à plumes, 2006.

Sans parole ni poignée de main, Abidjan, Éditions Nimba, 2023.

Essai:

Que vivent les femmes d'Afrique ? Paris, Éditions du Panama, 2008.

La Diversité du monde : réflexions sur l'écriture et les questions de notre temps, Paris, L'Harmattan, 2010.

Que vivent les femmes d'Afrique ? Paris, Khartala, 2011.

Habiter selon Tanella Boni, Paris, Éditions Muséo, 2018.

Littérature de jeunesse :

De l'autre côté du soleil, Abidjan, NEA-EDICEF, 1991.

La Fugue d'Ozone, Abidjan, NEA-EDICEF, 1992.

L'Atelier des génies, Paris, Éditions Acoria, 2001.

Myriam Makeba : une voix pour la liberté, Paris, Éditions À dos d'âne, 2009.

Wangari Maathai : celle qui guérit la Terre, Paris, Éditions À dos d'âne, 2016.

Une feuille pas comme les autres, Abidjan, Classiques Ivoiriens, 2020.

Nouvelle :

« Peau de sel », in *Les Chaînes de l'esclavage*, Paris, Éditions Florent Massot, 1998.

« Le Paradis est toujours ailleurs », in *Nouvelles voix d'Afrique*, Paris, Hoëbeke, 2002.

« Ici, il n'y a pas le feu », in *Dernières nouvelles de la Françafrique*, Paris, Éditions Vents d'ailleurs, 2003.

« Le petit chien de Madame l'Œil », in *Dernières nouvelles du colonialisme*, Paris, Éditions Vents d'ailleurs, 2006.

« L'Étrangère », in *Ancrage africain*, Alger, Éditions Apic, 2009.

ŒUVRES SUR TANELLA BONI

- AMROUS, Naïla (2008) : Compte rendu de « Tanella Boni, *Que vivent les femmes d'Afrique ?* ». *Questions de communication*, 14, 330-331. URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1451>
- BONI, Tanella (2006) : « Entre ici et là-bas, nulle part. Variations sur l'idée d'indifférence ». *Africultures*, 68 : 3, 40-47. URL : <http://africultures.com/entreici-et-la-bas-nulle-part-4603>
- BONI, Tanella (2008) : « L'Afrique des clandestins ». *Social Science Information*, 47 : 4, 681-696. DOI : <https://doi.org/10.1177/0539018408096455>
- BONI, Tanella (2012) : « Habiter le monde en humains ». *Diogenes*, 237 : 1, 86-95. DOI : <https://doi.org/10.3917/dio.237.0086>
- COULILABY, Daouda (2021) : « Analyse discursive de l'embranchement paratopique dans *Là où il fait si clair en moi* de Tanella Boni », in R.L. Omgba & Y.M.E. Abouga (dir.), *Francophonies nomades. Déterritorialisation, reterritorialisation et enracinement*. Paris, L'Harmattan, 255-269.
- CUASANTE FERNÁNDEZ, Elena (2017): « Treinta años después. La denuncia de la condición de la mujer africana de Awa Thiam a Tanella Boni ». *Anales de Filología Francesa*, 25. URL : <https://revistas.um.es/analesff/article/view/315791>
- KOUADIO, Kobenan N'Guettia Martin & Sory DAO (2018) : « Écriture poétique et imaginaire chez Tanella Boni. L'exemple de *Là où il fait si clair en moi* ». *En-Quête*, 31, 116-137.
- MALLART, Myriam (2008) : Compte rendu « Que vivent les femmes d'Afrique? de Tanella Boni », *Lectora: revista de dones i textualitat*, 14, 345-348. URL : <https://revistes.ub.edu/index.php/lectora/article/view/7164/9068>
- MAZAURIC, Catherine (2012) : Compte rendu de « Boni, Tanella. *Que vivent les femmes d'Afrique ?* ». *Cahiers d'études africaines*, 205, 269-271. DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.14340>
- MEDOUDA, Sabrina (2017) : *Écrire, penser, panser ? : Véronique Tadjo et Tanella Boni ou l'écriture féminine au cœur de la violence*. Thèse de doctorat. Toulouse, Université Toulouse le Mirail.
- NINANNE, Dominique (2022) : « Dire le "Nulle-part". Topologie et temporalité de la migration dans *Là où il fait si clair en moi* de Tanella Boni ». *Cédille, revista de estudios franceses*, 21, monografías 14 (Vicente E. Montes Nogales & Dominique Ninanne, eds., *Figures de l'étranger à l'aune du cosmopolitisme*), 161-179.
- ORDOQUI, Florencia (2020) : « Cartografías de la identidad: comentario sobre el artículo de Tanella Boni "Femmes en Négritude: Paulette Nardal y Suzanne

Césaire” ». *Estudios de Filosofía práctica e Historia de las ideas*, 22 : 1. URL:
<https://dialnet.unirioja.es/descarga/articulo/7638807.pdf>

ZOH, Armel Brice (2020) : *Le rythme et l'imaginaire errant dans le discours poétique de Tanella Boni : perception et significations*. Thèse de doctorat. Abidjan, Université Felix Houphouët-Boigny de Cocody-Abidjan.